

Léo Ferré au Toursky

L'éternel retour des poètes

Fidèle à sa couleur de prédilection, Léo Ferré promène, depuis hier soir (et jusqu'à samedi), sa silhouette noire sur la scène du Toursky. Comme un drapeau.

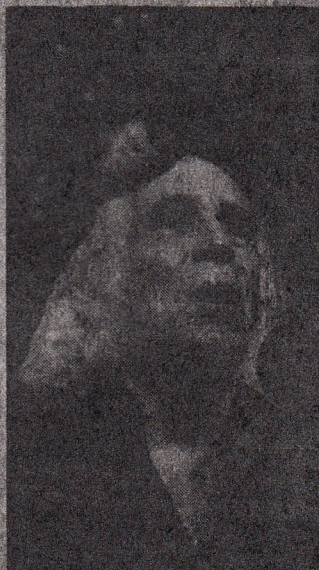
Le visage léonin, la voix frémissante ou hurlante, le grand Ferré est toujours tel qu'en lui-même : tendre comme une déclaration d'amour, révolté comme une proclamation incendiaire.

Le poète a choisi de chanter les poètes. Ses amis Verlaine et Rimbaud, Baudelaire et Apollinaire, Ruteboeuf et Villon, Aragon et Baër. Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres ?

- "Parce qu'avec eux, j'ai eu le contact. Vous en connaissez de plus grands ? Moi, pas."

Et le spectacle prend le large comme un trois-mâts aux voiles gonflées par le vent impétueux et traître de l'aventure. Mais ce spectacle pas comme les autres (puisque de toute façon, avec Ferré, rien n'est jamais comme rien), nous entraîne dans le tourbillon vivifiant et sulfureux de la poésie. Par le verbe unique, essentiel, péremptoire et faussement définitif, puisque la fonction même de toute expression poétique est d'abord mouvement. Et musique.

Or, les musiques de Léo, une fois qu'on les a entendues, sont de celles qu'il est impossible d'oublier.



Ferré chante Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Apollinaire, Aragon et Villon. (Photo Pierre Boyer)

Comme la vague pénètre inlassablement, éternellement, le sable, ces musiques nous bercent la mémoire, l'envoient, la réjouissent.

Et sous les étoiles, sa voix nous parle.